

**TENDANCE.** Qui osera, cet été, défier la norme et se montrer en pleine possession de sa pilosité ? Obligation morale ou soin de beauté, l'épilation concerne aussi bien les hommes que les femmes

# « Tout le monde à poil »

Antoine De Baecke

C'est assez nouveau, mais c'est déjà tellement intégré qu'on aurait du mal à s'en étonner : les tarifs des instituts d'épilation font désormais une place à la colonne « messieurs ». Certains sont même spécialisés dans la gent masculine. Parallèlement au marché des cosmétiques et des soins de la peau pour hommes, qui a explosé en 10 ans, celui du glabre a pris son envol. Comme en son temps pour les jeunes filles, les jeunes gens ont intégré une image rêvée d'eux-mêmes faite de mannequins sur papier glacé aux torsos lisses comme le marbre, de sportifs à l'épiderme aérodynamique et, faut-il l'avouer, de performers pornographiques dont les exploits, massivement diffusés via internet, ne supportent pas le poil.

**Épilation progressive.** Concernant les femmes, cela fait encore beaucoup plus longtemps qu'est désormais admise par la société l'idée que « le poil c'est moche ».

Cela n'a pas toujours été comme ça. « En France, ça commence vraiment dans les années d'après-guerre parce que c'est le moment où les bas transparents arrivent des États-Unis », expose Jocelyn Patinel, grand défenseur du poil, doctorant en psychologie sociale, qui consacre sa thèse à la pratique de l'épilation. « Et d'abord par l'épilation des jambes. En Europe, c'est très progressif, les aisselles commencent à être épilées dans les années 70 mais on ne peut pas encore parler de norme parce qu'il n'y a encore qu'environ la moitié des femmes qui s'épilent. » Et puis la norme s'est imposée. Au point que certaines stars, comme Julia Roberts, qui trouve ça plus naturel, ou Lætitia Casta — qui affirmait crânement, défendant ses aisselles sur un plateau télé, que c'était « très très érotique » — font figures de rebelles à peu de frais, n'ayant pas grand-chose à prouver en matière de beauté.

HOMME: GRANDES ÉTAPES DE L'ÉVOLUTION DE LA PILOSITÉ DE L'ESPÈCE



## Pataphysique de l'appendice mal-aimé

Claude Gudrin, ingénieur et docteur en biotechnologie, jardinier, poète et grand pataphysicien devant l'éternel Alfred Jarry (rappelons qu'inventée par ce dernier, cette science est celle « des solutions imaginaires »), vient de livrer « Une histoire naturelle du poil » aux éditions Panama. À base de coq-à-l'âne et à grand renfort de calembours mais fondée sur une érudition scientifique sans reproche, elle nous apprend à respecter le poil, et même... à l'aimer. Car le poil n'est pas que l'appendice qui retient le jaune d'œuf et

fait pleurer les enfants au motif que vous avez « une araignée dans le nez », mais l'une des conditions de la vie. Le poil est au poilu ce que la plume est à l'oiseau, l'écaille au poisson et la coquille au bigorneau, d'ailleurs ils seraient « codés par le même programme génétique de base » et basés sur la chimie de la kératine, tout comme la soie du ver ou la toile de l'araignée.

**Protection.** Il va donc nous servir de couverture, de régulateur thermique, mais aussi de piège à fines mouches : car le poil est une inter-

face avec notre environnement. Il se hérisse quand il fait froid, se couche quand il fait chaud pour réduire l'évaporation, et voilà peut-être pourquoi les Scandinaves ou les Canadiennes sont réputées garder, avec bon sens, leurs « poils aux pattes ».

Et en plus, il serait l'ornement des plus intelligents d'entre nous : une étude américaine de 1996 mettrait en évidence qu'« un gros QI est plus poilu qu'un petit », rappelle l'auteur — non sans ajouter qu'il est lui-même « glabre comme une dame-oiselle couveuse d'oisifs ».

« Elles ont pourtant sans doute toutes deux raison. Outre son côté douloureux, l'épilation irrite la peau et la prive d'auxiliaires qui ne sont pas là par hasard » (lire encadré). Par ailleurs, Jocelyn Patinel est également président du Mouvement international pour une écologie libidinale (1) fondé pour vulgariser l'œuvre du psychanalyste Wilhelm Reich dont les idées eurent un certain retentissement en Mai 68.

**Déssexualiser le corps.** Il l'affirme sans ambages : « Si la norme de l'épilation s'est imposée, c'est en partie pour des raisons commerciales. Mais si cela a si bien fonctionné, c'est évidemment pour des raisons plus profondes, qui tiennent à la répression de la sexualité et à la domestication de la femme. Des études sociologiques relient en fait l'épilation à tout ce courant qui, depuis plusieurs siècles, dit que la femme est un être animal, un peu hystérique, qu'il faut contrôler, dont il faut apprivoiser la sexualité. Et comme le poil est symboliquement très chargé de matière sexuelle, enlever le poil c'est déssexualiser le corps. » Soit, mais cela n'explique pas pourquoi l'homme « est laissé ronalpère... Il fallut, pour y parvenir, l'argument définitif de l'hygiène (c'est-à-dire le poil n'est pas sale en soi !). Et un ensemble sociologique de prescripteurs d'opinions. Jeunes, urbains, branchés, dotés d'un pouvoir d'achat leur permettant d'innover, ils furent les premiers destinataires du message commercial antipoil. Leur identité sexuelle apparente a des contours plus flous, à mi-chemin entre le macho viril et l'éphèbe. On les a astucieusement surnommés « métrosexuels ». Et c'est bien toute la question : désormais, l'époque appartient sans doute davantage aux métrosexuels qu'à un tramway nommé désir... »

(1) Le Miel lançait le 21 juin la 3<sup>e</sup> édition de son « Été sans épilation ». Voir [www.collelibidinale.org](http://www.collelibidinale.org).

## La Lorgnette

Annie Pourrillou-Journiac



### Au poil

→ Évolution et épilation

Il ne fait pas de doute que l'épilation, le rasage et toutes les méthodes d'éradication du poil que l'ingéniosité humaine a mises au point sont des faits de culture qui n'obéissent à

aucune autre logique que celle des codes sociaux. La pilosité renvoie à l'animalité, et la femme, qui — davantage que l'homme — se doit de se distinguer de la bête, s'est trouvée, depuis la plus haute Antiquité, dans l'obligation d'avoir la peau parfaitement glabre. Le fait que les mâles s'y mettent montre qu'enfin eux aussi souhaitent s'extraire de la bestialité. Si la détestation du poil ne s'appuie sur aucun argument rationnel, j'en vois pas en quoi sa glorification serait plus raisonnable.

Quand on observe, fût-ce de façon superficielle, ce qui distingue l'homme moderne de ses cousins chimpanzés, on voit deux différences majeures : la station debout et la nudité de la peau. Pourquoi l'homme a-t-il perdu sa gracieuse fourrure ? Sur ce sujet délicat, plusieurs

théories s'affrontent. La première relie la réduction de la pilosité à l'optimisation du système de refroidissement. Sitôt dressé sur ses pattes arrière, l'homme primitif est passé d'un régime végétarien à un régime carnivore. Il s'est mis à courir dans la savane pour disputer sa pittance de charognes aux vautours. La course provoquant un important réchauffement de l'organisme, l'homme a développé un réseau de glandes sudoripares réparties sur toute la surface du corps et provoquant une réduction de la couverture pileuse. Ainsi, il a pu bénéficier d'un système de refroidissement par évaporation, performant. Dans le même moment, les poils de sa tête ont poussé pour former la chevelure et mettre son précieux cerveau à l'abri des désagréments

de l'insolation. Problème : rien, dans cette théorie, n'explique pourquoi les femmes sont moins velues que les hommes, ni pourquoi les lions ou les chacals qui courent pour chasser parviennent à s'accommoder de leurs montées de température, sans migration des glandes sudoripares et sans amoindrissement de la fourrure. La deuxième hypothèse est celle du singe aquatique. Elle suppose que les primates, dont l'homme est issu, auraient connu une longue période de vie aquatique. Le support de l'eau leur aurait aidés à devenir bipèdes, à libérer leurs mains pour attraper des langoustines et se gaver de protéines marines. Mieux, la vie en milieu marin permettrait aussi d'expliquer l'apparition des seins, les enfants s'y accrochant comme à

des bouées, ainsi que l'apparition des fesses qui servaient de coussins pour s'asseoir confortablement sur les galets. De plus, l'accouchement en milieu aquatique aurait été plus facile, assurant ainsi un meilleur taux de reproduction à cette catégorie d'hominidés. Problème : si la vie en milieu aquatique est si favorable, pourquoi y avoir renoncé ? Reste la troisième théorie, celle de la reproduction en vue du beau. Les femmes, que le hasard avait faites spécialement peu velues, ont été jugées plus séduisantes et sexuellement plus attirantes. Elles ont eu accès aux mâles les plus performants et ont pu, ainsi, transmettre leur caractéristique à leur progéniture. D'où l'on déduit sans peine que l'épilation va dans le sens de l'histoire.